

ALBERT GUYOT - 1° PARTIE



Je suis arrivé sur terre 4 mois avant la déclaration de la dernière grande guerre : ce n'était certainement pas le meilleur moment mais je ne l'ai pas choisi. Quand j'ai ouvert les yeux j'ai trouvé ma mère, Benoite-Antoinette que les voisins et la famille appelait Toinette, mon père Marcel-Antonin ma grand-mère maternelle Fanny, ma sœur Jeanine 7 ans et mon frère André. Ensuite sont arrivés mon frère Henri : en 1940 puis ma sœur : en 1944.

Nous vivions dans une petite ferme à «La Mornandière». Cette petite ferme appartenait à ma grand-mère Fanny Badoit qu'elle avait hérité de son père : elle avait épousé J-Claude Pupier, mon grand-père, menuisier-ébéniste, qui lui a donné 2 filles : Jeanne décédée à 14 ans et ma mère. Mobilisé en 1914, mon grand-père se trouvait à Verdun au pire moment de cette guerre pendant les 4 mois les plus terribles de 1916. Le 2 juin, il fut blessé à une jambe par un premier obus et dit à son voisin qui était des environs de Chazelles «Je suis sauvé !» il avait à peine fini sa petite phrase qu'un 2ème obus le terrassa.

Ma grand-mère se retrouva veuve comme beaucoup d'autres femmes, seule avec ma mère qui avait 7 ans.

Elle continua à faire tourner la menuiserie qui était florissante, avec 2 ouvriers qui n'avaient pas été mobilisés mais cela ne dura pas longtemps. Puis elle vécut pauvrement sur les quelques hectares de la ferme jusqu'à ce que l'état commence à aider les veuves. Plus tard sa pension de veuve de guerre lui permit de louer une petite pièce à Chazelles et comme nous étions ses seuls petits enfants, elle nous gâtait et nous avait acheté à chacun un buffet qui devait nous servir plus tard.

Mon père, né le jour de Noël 1905, aux Ormes à Pomeys, dernier d'une famille de cinq enfants, commença à étudier à l'école libre près du château d'eau à Chazelles pour terminer sa scolarité route de St Galmier où elle existe encore aujourd'hui. Il réussit brillamment son certificat d'études, ce qui n'était pas si courant à l'époque et lui valut d'être demandé pour travailler avec le notaire de Chazelles : une affaire qui ne se fit pas, sa mère ayant mis son veto pour une raison inconnue. La ferme des Ormes était importante mais pas suffisante pour employer 4 hommes, mon père étant

le dernier dût alors aller travailler dans les fermes ; d'abord au Claveau chez Bonnier où il s'est souvent plaint d'y avoir mangé des châtaignes gelées, puis à la ferme Chanavat à la Mornandière où il a fait la connaissance de ma mère. Ils se sont mariés en 1931. Il a pris la petite ferme de ma grand-mère qu'il a développée par la suite en louant et achetant un peu de terrain. C'est là que j'ai passé toute mon enfance.

En 1943, en pleine guerre, je vis par la fenêtre de la cuisine arriver un camion rempli de soldats armés. Mes parents nous ont expliqué que c'était les Allemands qui occupaient la France et qu'il fallait être sage, ce que nous n'étions pas toujours. Avec mon frère, qui avait un an de moins, nous nous bagarrions souvent et pas toujours pour s'amuser. Un soir alors que notre père était sous une vache pour la traire, nous avons commencé à nous battre. Lui, assez patient, nous a demandé d'arrêter, une deux fois : rien n'y faisait, la lutte faisait de plus en plus rage, le père à bout de patience n'a rien dit, il s'est levé, a pris la « sillotte » qui contenait le lait d'une main et avec l'autre le « cabelot » qu'il nous a balancé dans les jambes avec une telle force que nous avons déguerpi en vitesse et en boitant sans nous plaindre. L'arrivée des soldats et les premiers jours très inquiétants passés, la vie s'écoulait presque normalement. Deux soldats, toujours les mêmes : Butine et Clébert (c'est phonétiquement ce que mes oreilles ont retenu) venaient chercher des provisions.



Ils étaient très polis : on ne les comprenait pas mais mes parents ont vite su et compris qu'ils auraient préféré rester dans leur pays. C'était presque devenu des amis et quand ils sont venus nous annoncer qu'ils partaient et allaient faire sauter le camp, ils pleuraient en disant « Nous, tous caput » connaissant la fureur de leur führer, ils savaient qu'ils ne pourraient jamais se rendre.

Un jour nous avons été informés par la mairie que le camp devait être bombardé par les alliés. Le soir, nous sommes partis à quelques 400m dans un hangar qui existe toujours : l'endroit s'appelle Macot. Nous y avons passé une partie de la nuit mais rien ne s'est produit.

Plus tard ce sont les allemands qui nous ont prévenu qu'ils allaient faire sauter le camp et cette fois nous sommes descendus dans la cave voûtée avec pelle et pioche en attendant l'explosion qui n'a pas provoqué de dégât à la maison. Après leur départ, les voisins suivis par d'autres sont montés au camp pour voir s'il restait des choses à récupérer. Mon père a ramené quelques éléments de leur baraquement, plaques en bois de 2m. par 1m. garnies de laine de verre qui lui ont permis de fabriquer un WC extérieur, puis d'autres petites choses comme des «quarts» : gamelles qu'ils pouvaient mettre à la ceinture, un instrument de musique certainement récupéré en France et 2 paires de gants de boxe.

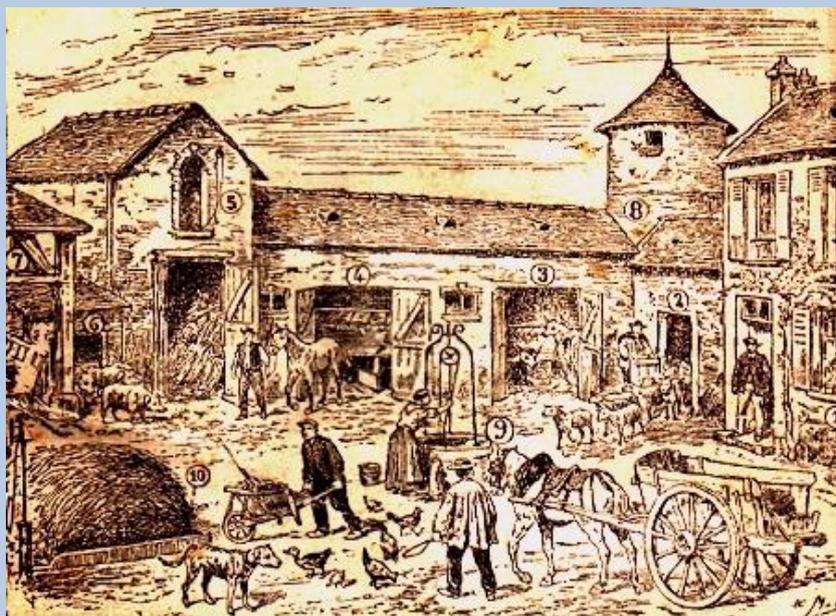
En 1945, la ferme de mes parents comprenait une dizaine d'hectares en terrains très pentus et éparpillés. Les revenus y étaient maigres et allaient de paire avec notre train de vie. Il y avait un pré acheté par mon père du fait du faible montant à payer. On y accédait d'abord par un chemin de 200m, puis on traversait le «grand-pré» de 2 hectares environ, ensuite une «charrière» forestière qui descendait presque à pic pour arriver à l'endroit où je devais conduire la huitaine de vaches que l'on m'avait confié pour les faire paître. C'était un pré de cale entouré de bois d'une quarantaine de mètres de large mais de grande longueur qui continuait à descendre en pente douce et en s'élargissant pour arriver à la voie ferrée qui longe la route de Bellegarde au niveau des «Pierres Blanches». A huit ans je n'avais évidemment pas de montre et le matin je devais remonter lorsque le train qui passait sifflait vers 11h 15; si c'était l'après-midi, mes parents utilisaient la corne, une vraie bien entendu, pour me prévenir. Il doit bien y avoir une centaine de mètres de dénivelé entre la Mornandière et l'endroit le plus éloigné du pré.



A cette époque chaque animal, mais surtout les vaches, représentaient une petite fortune et on en prenait grand soin et pour qu'elles soient plus belles : on laissait pousser très longs les crins de leur queue, mais cela demandait de l'entretien et mon travail entre autres était de les laver chaque

matin. Je trempais la queue de la vache dans un seau d'eau, lavais proprement et pour sécher je tapais plusieurs fois sur un bâton. Quand je remontais de Jabolet, comme on appelait ce pré, à l'endroit le plus pentu, les vaches s'arrêtaient pour reprendre leur souffle et souvent je prenais leur queue pour monter sans me fatiguer. Un jour deux d'entre elles étaient arrêtées à côté : je jouais avec leur queue et inconsciemment je nouais les deux queues ensemble. Tout se passa bien jusqu'à la «péchure», la mare où elles s'arrêtaient pour boire. Au bar, elles commencent à se disputer la place puis la dispute s'envenime et chacune des 2 vaches à la queue attachée part de son côté : le nœud tient bon à mon grand désarroi et la vache avec la queue plus solide rentre à «l'écurie» avec 2 queues et l'autre sans mais toute en sang. Je dois dire que je n'étais ni fier ni pressé de rentrer. J'ai pris une engueulade : je m'en souviens encore : pas de coup (notre père ne nous battait jamais, c'était un très brave homme). L'ennui c'est que la bête, il a fallu la soigner et elle n'a pas fait de lait pendant plusieurs semaines.

Les vaches n'en avaient déjà pas beaucoup, après cette marche forcée en côte. J'étais vraiment honteux. Ce n'est pas la seule bêtise que j'ai fait, étant gamin. J'avais 9 ans : mon père utilisait le purin pour fertiliser son jardin. Un jour qu'il était occupé à ce travail, il avait soulevé la lourde trappe en béton de la fosse pour y puiser cet engrais gratuit. Je passais par là et trouvais aussitôt un nouveau terrain de jeu en me balançant au-dessus de la fosse ouverte, suspendu à la bride qui servait à fixer la pompe à main quand on voulait épandre avec le tonneau : c'était très amusant mais quand j'en ai eu assez de cette balançoire, mes pieds n'ont pu retrouver le bord et j'ai plongé dans ce liquide épais et puant. Heureusement pour moi, la fosse était pleine et je pus m'agripper au rebord. Le purin très dense empêcha que ma tête soit submergée. J'appelais mon père dans le jardin à une trentaine de mètres : il mit un certain avant d'entendre ma petite voix pour venir me tirer de ce bain nauséabond ; il m'emporta sur une petite murette à l'entrée de la cuisine où il y avait un robinet. Ma mère me déshabilla et je reçus un flot d'eau froide, sans me plaindre bien entendu. Heureux de m'avoir sorti vivant, mes parents ne me sermonnèrent pas trop, se sentant sans doute un peu fautifs. L'eau qui arrivait à ce robinet venait d'une bêche de pompe qui aspirait à tour de rôle dans l'un des deux puits que nous avions à la ferme, cette installation était récente. Avant nous puisions l'eau avec un seau. L'eau de ville est arrivée à la Mornandière vers 1951.



<https://goo.gl/images/FrZxYc>